

## Prologue

Ath Wadhou est un minuscule village égaré aux confins du Djurdjura. Un village ordinaire, ni beau ni laid, rude et obstiné. Un millier d'âmes y vivent dans un semblant de tranquillité. Parfois pétulants, souvent fiers, mais toujours bienveillants, les habitants de ce bourg accueillent la vie comme elle vient, avec ses enfilades d'épreuves et de joies. Ils savent qu'elle est capricieuse, alors ils la fêtent quand elle leur sourit et la conjurent quand elle leur fait faux bond. Ils sont convaincus que la vie, contrairement aux idées reçues, n'est pas un cadeau du Ciel, mais plutôt un fabuleux prêt qu'ils doivent tôt ou tard restituer à la terre des ancêtres.

Une rivière scinde le village en deux. Les jeunes y viennent de partout, non seulement pour se baigner, mais aussi pour une partie de pêche. Au coucher, tenaillés par la faim, ils allument un feu de camp et y font griller les poissons qu'ils dévorent autour d'une bouteille de vin. Les après-midi, ils se rencontrent sur un terrain accidenté, à quelques mètres de la rivière, pour évacuer leur ennui en

tapant dans un ballon de foot. Une grand-route domine le stade. Sur son bord, une fontaine aux murs croulants résiste à l'invasion des roseaux et des ronces. Les femmes emplissent leurs jerricans de son eau cristalline et les transportent à dos d'âne. À un jet de mégot, une décharge fétide plonge dans la rivière. Matin et soir, les corbeaux et les rongeurs s'y disputent les ordures. À côté, un sentier sillonne en zigzag la falaise, avant d'aller mourir sous un olivier séculaire en forme de parasol géant. C'est à son ombre que les jeunes ont établi leur quartier général. L'endroit offre une vue panoramique sur le village. De là, on peut apprécier le long collier de masures blanchies à la chaux et coiffées de tuiles rouges ornant la vallée, le mausolée en ruine du saint protecteur, le monument aux martyrs, le pont laissé par la France coloniale, le cimetière bordé de figuiers de Barbarie, la bergerie blottie dans une végétation exubérante d'orangers et de grenadiers, l'école tapie dans l'oliveraie, le café de la place et la forêt sauvage qui surplombe Ath Wadhou par le sud. L'hiver, les amateurs de chasse s'y rendent tôt le matin pour tendre des pièges aux grives et aux étourneaux. Au milieu de la journée, sur le bord de la route, les automobilistes peuvent acheter les grappes d'oiseaux que les enfants des chasseurs brandissent au bout d'une branche ou d'un roseau. Quelquefois, au détour d'un virage, un braconnier agite une main fière et propose aux routiers un sanglier, un porc-épic, un lièvre ou une perdrix...

Ath Wadhou, à l'instar de la plupart des villages alentour, est rongé par le chômage. Délaissés par les

autorités, ses enfants s'accrochent à la vie comme ils peuvent : les uns s'improvisent bûcherons, les autres agriculteurs, chasseurs, marchands de sable ou vendeurs à la sauvette.

L'espoir, à Ath Wadhou, est un futile bruissement. Les jeunes, coutumiers des lendemains qui fuient, ne savent plus formuler un vœu. Les prières des anciens se révèlent creuses et les plaintes des femmes manquent de zèle pour dompter les infortunes quotidiennes. Les saints patrons ont pris la clef des champs, laissant le sort du village, et celui du pays, aux mains des fous et des faussaires...



## PREMIÈRE PARTIE

*« Pauvres montagnards, pauvres  
étudiants, pauvres jeunes gens, vos  
ennemis de demain seront pires que  
ceux d'hier. »*

Mouloud Feraoun,  
*Journal 1955-1962*



## 1

Le ciel se déchaîne sur Ath Wadhou. À peine les gouttes de pluie atteignent la terre qu'elles forment déjà un courant charriant des pierres, des morceaux de bois, des fétus de paille, des boîtes de conserve vides et des sacs en plastique. Bientôt les champs seront noyés sous la boue, la grand-route sera transformée en cours d'eau et la rivière en crue ébranlera le pont.

Dans la bergerie en pisé, aux murs décrépits, malgré la colère du ciel, Zof est sur un nuage : sa brebis vient de mettre bas. Engoncé dans un burnous défraîchi, les yeux illuminés, il n'arrête pas de prendre soin de ses deux agnelets et de leur mère, tantôt en allaitant les petits à l'aide d'un biberon, tantôt en caressant la tête de la brebis.

Le lait épuisé, il prépare son repas dans la grange d'à côté, où il a aménagé un coin de cuisine rudimentaire. Il attise les braises dans le *kanoun*<sup>1</sup> et y place un petit trépied sur lequel il met une casserole

---

1. Âtre, en kabyle.

de bouillon. Il s'assoit sur le lit de camp, enlève ses bottes de caoutchouc et ses chaussettes, retrousse son pantalon jusqu'aux genoux et entreprend de réchauffer ses membres engourdis. Quelques minutes plus tard, ses jambes en guise de table, il trempe dans la sauce des morceaux de pain qu'il engloutit les uns après les autres.

Zof, les traits durs, les os saillants, les yeux enchâssés et cernés de rides, les doigts longs et rêches, paraît plus que ses trente ans. Issu d'une famille démunie, aîné d'une fratrie de quatre filles et deux garçons, il a pris conscience très jeune de la responsabilité qui allait peser sur ses épaules. N'ayant jamais mis les pieds à l'école, il a été initié à quatorze ans par son cousin, de cinq ans son aîné, à la chasse aux grives. Deux ans après, il s'est acheté une agnelle avec l'argent engrangé en vendant les oiseaux sur les routes. Depuis, son cheptel a augmenté chaque année et sa famille est peu à peu sortie de la misère... Chaque matin, avant la naissance du jour, il se fagote de son burnous, met quelques vivres dans son capuchon et conduit son troupeau à la montagne.

Au moment où il lèche l'assiette avec un dernier morceau de pain, Ahwawi, trempé, la mandole en bandoulière, soulève le loquet, pousse agressivement la porte et entre à grands pas. N'ayant pas tout de suite reconnu le visiteur, le berger sursaute avant d'exploser :

— On tape à la porte avant d'entrer chez quelqu'un !

Ahwawi ne fait pas cas de la leçon de morale du berger. Il pose son instrument contre la porte



et s'ébroue à la manière d'un chien sortant d'une mare.

— De quelle porte parles-tu?... Même les porcs-épics n'en voudraient pas!

En se levant pour lui montrer la serviette suspendue à un fil de fer, Zof lui réplique :

— Laisse tes commentaires de miséreux dans ton logis pourri, chez ta mère. Ici, c'est chez moi.

Ahwawi s'essuie le visage. Son geste évoque un lézard épiant une proie en se frottant la tête. Il jette la serviette sur le fil de fer, s'empare de sa mandole et prend place sur une botte de foin.

Il a une allure bohème qui tranche avec les us et coutumes de la région. Ses yeux toujours en ivresse, ses longs cheveux dépeignés, légèrement grisonnants aux tempes, et sa touffe de poils bien fournie et frisée sur le menton donnent l'impression d'un homme libre qui n'obéit qu'à ses rêves. Quand il déambule en ville, sa démarche suffirait à captiver n'importe quel badaud et à ragaillardir le plus nigaud des désœuvrés. Lorsqu'il serre le plectre entre ses doigts, son instrument dans le giron, il entre en transe : la terre s'écroulerait sous ses pieds qu'il continuerait de gratter les cordes de sa mandole...

Ahwawi était prédestiné à la chanson. Son grand-père était non seulement un virtuose de la musique, qui a émerveillé le pays et agrémenté les nuits des quartiers populaires algérois, mais aussi un luthier convoité qui, durant plus de quarante ans, confectionna mandoles, guitares, banjos et autres instruments à cordes. À l'âge de huit ans, Ahwawi a intégré l'école de son aïeul à la Casbah en tant que

joueur de tambourin. Puis, sous l'œil admiratif de son maître, il s'est passionné pour la mandole qu'il a vite adoptée comme instrument fétiche. Doué d'une oreille musicale, d'une voix et d'une capacité d'assimilation hors pair, il est très tôt devenu un jeune prodige, puisant son inspiration dans les *ichewwiqen*<sup>1</sup> et les poèmes légués par les ancêtres. Après la mort de son grand-père, début 1978, il a été désigné pour reprendre le flambeau. Mais la disparition de son père, un syndicaliste et opposant au régime de Boumédiène, l'a obligé à revenir dans son village natal pour s'occuper de sa mère et de ses deux sœurs – il n'a alors que seize ans. Parallèlement à sa passion, il s'est essayé à tous les métiers: il a chapardé dans les souks, coupé du bois, ramassé les olives, taillé la pierre, planté des arbres, gardé les chèvres... Forgé par une histoire familiale singulière, il a développé en grandissant un caractère truculent, qui choque les puritains, et une sensibilité sans égale qui émeut les âmes austères...

— Ce soir, on t'a encore privé de repas? lui dit le berger, qui essuie ses babines dégoulinant de sauce.

— Je ne suis pas prisonnier, rassure-toi. Je ne viens ici que pour accompagner le pauvre solitaire que tu es.

— Je suis gâté apparemment, merci. Alors, m'as-tu apporté un présent?

---

1. Pluriel d'*achewwiq*, style musical mélodieux chanté sous forme de longueurs d'onde, réservé autrefois aux femmes pour exprimer un sentiment de joie ou de tristesse.

Ahwawi plonge une main dans la poche de son veston et en sort un fanion vert et blanc, frappé d'une étoile et d'un croissant rouges.

— Aujourd'hui, c'est le 1<sup>er</sup> novembre. Quarante-huit ans se sont écoulés depuis le déclenchement de la révolution algérienne. Ça se fête, non ?

Il déploie le tissu, y pose un baiser et continue :

— Regarde ! Le plus cher des présents : l'emblème national. Tu veux le toucher ?

Zof grimace, fait signe que non. Ahwawi lui dit :

— Pourquoi fais-tu cette gueule ? Le patriotisme n'est l'apanage de personne. Ce drapeau est à nous, puisqu'il est au peuple.

Le berger s'empresse d'engloutir la dernière bouchée. La pomme d'Adam affolée, il martèle :

— Foutaises ! L'Algérie est une partie de dominos. Le peuple en est le double blanc : quand bien même il participe au jeu, sa voix n'est jamais prise en compte.

Ahwawi approuve en hochant la tête. Il défait son col et dit :

— En effet, notre peuple est écrasé par une hydre à deux têtes, l'une coiffée d'une chéchia et l'autre d'un képi. Nous sommes pris en tenaille entre les galonnés et les barbus. Nous devons résister aussi bien à la brutalité des uns qu'à la folie meurtrière des autres...

Avec quatre punaises qu'il tire d'un tiroir incrusté dans le mur, il accroche sans enthousiasme l'étendard à la porte. Il recule d'un pas, l'examine et dit tout bas en branlant la tête :

— Pauvre Algérie, tes ennemis d'aujourd'hui sont pires que ceux d'hier.

Il soupire et regagne la botte de foin. D'une chiquenaude, il ouvre une boîte d'allumettes.

— Tu veux l'essayer ce soir?

Le berger rote, s'essuie les commissures du revers de la main et dit, les yeux arrondis :

— Quoi?

— L'herbe magique.

— Jamais! Plutôt m'asphyxier.

— Tu as raison. Elle n'est pas faite pour les poumons des bergers. Cette herbe est pour les artistes...

Zof recueille les miettes éparpillées sur ses cuisses et les met dans l'assiette, qu'il dépose dans le coin réservé à la vaisselle. Il se retourne vers Ahwawi.

— Pour vivre dans une société, il faut respecter un minimum de règles.

Il considère les cheveux bouclés du chanteur et poursuit :

— Le temps des rastas est révolu, si tu ne le savais pas encore...

— ... supplanté par celui des cravatés imbéciles.

— Il est temps que tu songes à chercher du travail.

— Comme chevrier ou comme portefaix?

— Qu'importe!

— Mais je travaille, bordel! s'énerve Ahwawi. Je suis chanteur. J'ai trois albums sur le marché et des admirateurs qui m'acclament à tout bout de champ. Je compose des chansons, des musiques...

— Tu vis de ton art?

— Pas encore. En plus, ça n'a pas d'importance... Mais ça viendra.

Ahwawi empoche la boîte d'allumettes, introduit trois doigts dans la botte de foin, en sort un brin de paille qu'il écrase dans sa main et ajoute :

— Réaliser son rêve se fait en douceur. C'est comme dans la forêt : quand un arbre tombe, il se fait entendre de loin. Mais quand tous les arbres poussent, ils ne font point de bruit.

— Que c'est poétique ! lui répond Zof d'un ton dédaigneux. La vie est tout... sauf de la poésie...

Heurté, Ahwawi porte le brin de paille à sa bouche et le broie. Voyant la mine froissée du chanteur, le berger se dépêche d'atténuer son propos :

— C'était juste un conseil d'ami.

— Un reproche, tu veux dire ?

— Un conseil qui fait pleurer est plus utile que celui qui fait rire.

Ahwawi jette le brin de paille dans le feu et crisse des dents.

— C'est exact... Mais tu as oublié d'ajouter ceci : un conseil hypocrite ne fait pas pleurer ; la plupart du temps, il fout en rogne. Garde tes conseils pour tes brebis...

Zar entre et dépose son parapluie par terre. Il serre la main au berger et fait quatre bises à Ahwawi en le tapotant chaleureusement dans le dos. Il prend place sur le lit à côté de Zof, enlève ses lunettes et en essuie les verres avec un mouchoir.

Zar est percussionniste à ses heures, mais il est surtout l'étudiant le plus doué de sa génération. Doté d'une acuité de hibou, il est capable, dit-on

au village, de mesurer la taille et le poids exacts d'un virus à l'œil nu, juste en grattant son petit visage imberbe, bien qu'il soit souvent embusqué derrière une paire de lunettes rondes et grotesques. On se demande d'ailleurs comment sa si minuscule tête peut emmagasiner une telle intelligence. Fils d'un instituteur et d'une potière, il a appris à compter et à lire à un âge précoce. Le baccalauréat en poche, mention très bien, il s'inscrivit à la faculté en sciences exactes et caressait le rêve de devenir chercheur en physique quantique. Dans sa chambre à la cité universitaire, les yeux rivés sur ses cours, il passait le plus clair de son temps à décortiquer des formules, y cherchant parfois un sens philosophique. Persuadé d'être parvenu subitement, au cours d'une nuit de révélation, à démasquer les fabulations de la vie grâce aux mathématiques, il bannit de sa tête Dieu et ses prophètes et devint athée.

— Et si on passait à la musique? propose Ahwawi.

— Tu as composé un nouveau morceau, je présume? lui demande Zar.

— C'est exact. Un morceau sur notre patrie.

— Tu as retourné ta veste? dit l'étudiant avec ironie. Tu cires les sales pompes du régime?

— Jamais! proteste Ahwawi. Je laisse ce soin à ceux qui savent manier la brosse. Je suis du côté des humbles et des déshérités... J'ai intitulé la chanson «Allah au pays des enfants perdus».

— Tu deviens religieux? L'ange Gabriel t'a-t-il visité?

Ahwawi sourit.

— Il a dû s'égarer en cours de route...  
— Tu dis quoi dans ta sourate?  
— C'est une surprise. Je la dévoilerai quand elle sera au point...

Zof brandit une cafetière maculée de suie et propose :

— Un café pour accompagner le chant de notre patriote ?

— Bonne idée, fait Zar.

Après avoir accordé la mandole, Ahwawi entame un prélude digne des grands maîtres de la musique populaire. Lorsqu'il entre dans le vif de la chanson, Zar bat la mesure de l'index et se met à taper de ses doigts frétilants sur la caisse de résonance... Une fois le café prêt, Zof le verse dans une tasse qu'il donne à Ahwawi. Celui-ci la saisit avec délicatesse et dit :

— La vérité est dans cette tasse de café, pas dans une autre.

N'ayant pas saisi le sens de la réplique, le berger fait pivoter la cafetière au-dessus d'une autre tasse. L'artiste l'interrompt d'un signe de la main.

— Stop ! Pas la peine d'en remplir une deuxième.

— Pourquoi ? s'indigne Zof. Es-tu le tuteur de Zar ? Lui as-tu interdit de prendre du café ?

— Trois choses doivent être partagées entre amis : la tasse de café, la cigarette et la douleur, philosophe Ahwawi.

Interloqué, le berger pose la cafetière et se rassoit sur le bord du lit. Après avoir bu une gorgée, Ahwawi passe la tasse à Zar et lui demande tout bas :

— As-tu acheté des mouchoirs?

— Je ne suis pas un morveux, lui répond Zar, intrigué.

Ahwawi extirpe la boîte d'allumettes de sa poche et exhibe le chocolat magique.

— Ce soir, tu vas chialer comme un mioche!

Zar saisit le haschisch, puis, après avoir humé un bon coup, cherche un tison dans le feu et le brûle avec. Le joint roulé, il s'exclame :

— À toi l'honneur, maître!

Ahwawi avale une gorgée de café et se lance dans une chanson de son répertoire, tandis que Zar l'accompagne de sa voix flûtée... Le tonnerre éclate. La pluie fouette les orangers et en abat les fruits... Malgré la rumeur du fleuve qui supprime par moments le chant, Ahwawi ne désarme pas : bien au contraire, il force la voix en grattant de plus en plus fort le plectre contre les cordes. L'une d'elles se rompt et manque de blesser Zar. Celui-ci dit en s'examinant l'œil dans un morceau de miroir :

— Tu as de la chance que je m'en sois sorti indemne. Si tu m'avais aveuglé, tu serais obligé de m'épouser, comme le stipule la tradition ancestrale.

— Tu peux aller te rhabiller, riposte Ahwawi. Il ne manque que ça à ma chienne de vie. Ma mère pousserait des youyous : *ablil*, son aîné s'est marié avec un homme.

Zar se couche sur le dos et s'esclaffe, une main sur le ventre et les jambes en l'air. Zof l'observe avec mépris.

— Et dire que tu étudies à la fac...

L'étudiant se redresse.